

ETC



Situation française

Histoires de Musée, Musée d'art moderne de la ville de Paris,
du 23 juin au 15 octobre 1989

Françoise-Claire Prodhon

Number 10, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36311ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Prodhon, F.-C. (1989). Review of [Situation française / *Histoires de Musée*, Musée d'art moderne de la ville de Paris, du 23 juin au 15 octobre 1989]. *ETC*, (10), 52–53.

Situation française



Andreas Schulze, O.P., 1982. Tryptique; 200 x 600 cm. Courtoisie galerie Monika Sprüth

**Histoires de Musée,
Musée d'art moderne de la ville de Paris,
du 23 juin au 15 octobre 1989 —**

52

Vingt-deux artistes ont été réunis au Musée d'art moderne de la ville de Paris dans une manifestation conçue par Suzanne Pagé et Béatrice Parent, en collaboration avec Laurence Bossé, Germaine Cizeron et Annie Mérie. *Histoires de Musée* est avant tout l'histoire d'une rencontre entre un musée et des artistes qui ont réagi à l'espace, à la fonction et aux collections permanentes de l'institution muséale, chacun ayant librement choisi son lieu d'intervention. Des œuvres spécialement conçues à cette occasion par Alberola, Bart, Bertrand, Boltanski, Bourget, Buren, Calle, Cazal, Collin-Thiébaud, Combas, Frize, I.F.P., Lavier, Leccia, Messenger, Rutault, Sarkis, Toroni, Varini, Verjux, Vieille, Vilmoth.

Si l'idée de départ était liée à la célébration du Bicentenaire, c'est l'un des aspects les plus novateurs de la Révolution en termes de culture qui a finalement été retenu : l'invention du Musée. À l'origine de l'exposition, pas de concept trop rigide, mais une proposition formulée à des artistes dont le travail ou la réflexion pouvaient correspondre à l'idée d'intervention dans un lieu et dans une collection. Un choix délibéré : promouvoir des artistes travaillant en France et réaffirmer les options du musée, et de l'A.R.C. en particulier, à travers une sélection extrêmement ciblée, subjective (et forcément un peu « injuste » comme l'implique la notion de choix...).

Quant au parcours, il permettait de découvrir le musée dans son ensemble ainsi qu'un nouvel accrochage de ses collections d'art moderne. L'exposition fut une réussite car elle a su éviter les écueils les plus courants (notamment les pièges de l'in-situ « à tout prix »). De plus, la manifestation constituait une sorte de panorama ou une sorte d'état des lieux quant à ce qui

se produit en France actuellement, même si l'on regrette l'occultation de certains individus et de certaines tendances. Répétons qu'il s'agit d'un choix... L'un des mérites d'*Histoires de Musée* fut d'enclencher un débat que la manifestation du journal *Public* au Magasin de Grenoble, l'hiver dernier¹ n'avait pas réussi à susciter. Enfin, avec quelques réussites dont Boltanski dans les réserves du Musée des enfants, Sarkis, Leccia, Messenger, Toroni, Rutault, Collin-Thiébaud et Bertrand... *Histoires de Musée* fera certainement date parmi les grandes expositions des années 80 en France.

...

**Andreas Schulze, Salon d'Angle, Nantes,
F.R.A.C. des Pays de Loire,
Clisson (France), 1989 —**

Après Lucerne et Munich, le Salon d'Angle à Nantes et le F.R.A.C. (Fonds régional d'art contemporain) des Pays de Loire à Clisson viennent d'accueillir pour la première fois en France une importante exposition d'Andreas Schulze, qui, conçue comme une rétrospective, retraçait le parcours de l'artiste entre 1980 et 1988, à travers une vingtaine de toiles.

Né à Hanovre en 1955, Schulze fait ses études à l'Académie de Düsseldorf et commence à exposer au début des années 80 (son premier one-man show a lieu en 1982 à la galerie Six Friedrich de Munich). L'Europe vit alors à l'heure de la transavant-garde internationale et du retour impératif à une peinture de préférence figurative et citationnelle. L'Allemagne renoue avec son expressionnisme et revendique haut et fort son identité culturelle. Dans ce contexte, les premières expositions de Schulze provoquent l'étonnement, car si l'artiste utilise effectivement les mêmes moyens que les tenants du « fauvisme » (de la peinture grand format), le résultat est néanmoins radicalement différent.

D'emblée, l'œuvre de Andreas Schulze impose un univers qui lui est propre (en cela, sa démarche a quelque lien avec Dokoupil et Rosemarie Trockel). Univers singulier au sein duquel l'artiste se plaît à cultiver l'ambiguïté, tant celle des formes que celle du sens qu'il leur attribue.

La peinture de Schulze conjugue l'extrême banalité d'un environnement quotidien et une fantaisie en apparence naïve qui plonge bon nombre de ses œuvres dans l'irréel et le féérique un peu kitsch. Pourtant mieux vaut ne pas s'y tromper, toute divagation est dûment canalisée et l'apparente naïveté n'en est que plus offensive.

Reste que ce monde à la Lewis Carroll, parfois inquiétant, lourd ou tout au contraire presque burlesque, nous renvoie sans cesse à la réalité. Le format favori de Schulze (2m x 4m) place le spectateur au centre de l'œuvre, où objets et formes apparaissent grandeur nature ou légèrement surdimensionnés. Peu sensible à la mode, ou disons plus justement, méfiant vis-à-vis de ses volte-face, Schulze préfère l'auto-citation à la référence; cependant (tout dandysme mis à part), s'il doit situer son travail, il aime à le placer dans la tradition du romantisme allemand de Friedrich à Beuys.

De son goût pour le «mauvais goût», les couleurs sorbet, le style volontiers psychédélique, il ne sera pas question ici... Ces quelques traits qui caractérisent son travail sont au-delà de l'ironie et de la provocation toujours possibles, le fait d'une authenticité : celle d'une génération d'artistes arrivés après le minimalisme et l'art conceptuel, pour qui la notion d'avant-garde n'est certes plus un Eldorado. Génération du désenchantement, mais surtout de la plus grande des libertés.

...

**L'Affaire BBJ,
Centre d'art contemporain, Herblay,
Galerie Charles Cartwright,
Paris (France), 1989 —**

Présentée simultanément dans deux lieux (le Centre d'art contemporain de Herblay, près de Paris et la galerie C. Cartwright), *L'Affaire BBJ* est l'un des points forts de cette rentrée. *BBJ*? Les initiales assemblées de Pat Bruder, Jean-Sylvain Bieth et Laurent Joubert amis/comparses à la ville comme à la scène, et qui ont mis une année durant talents et idées au service d'une cause commune effaçant leurs identités derrière ces trois lettres. Réunion amicale autour d'une force de frappe, repli stratégique en vue de l'établissement d'une nouvelle donne, d'un redéploiement sur l'échiquier français.

Pas de dynamique de groupe, ni d'organisation trop pesante, mais un travail poursuivi à deux ou à trois,



BBJ, 1989. 110 x 80 cm. Courtoisie galerie Charles Cartwright

dans un souci de réduire l'égo à sa plus stricte expression au sein du collectif : image peut-être idéalisée de la corporation ou de la guilde médiévale, mais également geste de redéfinition des pratiques artistiques tant sur le plan matériel (des moyens de réalisation), qu'à un niveau, disons, plus conceptuel.

Entreprise pour le moins risquée mais dont le résultat est à la hauteur des attentes. Ironie, pertinence ou impertinence (chacun en jugera), l'effet *BBJ* est de l'ordre du pavé dans la mare : suite de cercles concentriques, ondes de choc dont on ne peut encore très bien décrire les exactes répercussions. Surprise, en tout cas, dans la torpeur d'une rentrée pas très tonique...

Événement double, car il faut également parler de l'*Almanach BBJ*, objet à part entière, véritable livre qui réunit iconographies et textes choisis avec soin, et auxquels se mêlent discrètement quelques œuvres *BBJ*. Au cœur des préoccupations de *BBJ*, des notions de morale, d'éthique, un geste à la fois ludique et grave qui tend à mettre en évidence des valeurs volontairement placées à la périphérie de l'art d'aujourd'hui : le rapport au sexe et à la mort, ainsi que tout ce qui peut rattacher l'art et l'artiste à la mémoire collective; intentions historiques, polémiques, voire politiques de l'art...

Argument clef de l'*Affaire BBJ*, l'histoire de l'Europe que nous devons plus que jamais rediscuter pour en révéler les zones d'ombre (inquisition religieuse, colonialisme, totalitarisme, collaboration...), mais aussi les quelques moments plus glorieux (résistance, etc.) Face à une accélération générale de l'art d'aujourd'hui trop vite consommé et souvent aussi par trop inoffensif parce que volontairement aseptisé, *BBJ* tente l'arrêt sur image, les quelques pas en arrière nécessaires à la compréhension des cultures, condition absolue à la circulation des idées. D'où, sans doute, un répertoire formel excessivement riche qui doit autant à l'art étrusque qu'au maniérisme, au baroque et à l'histoire du cinéma qu'aux arts populaires ou aux cultures dites primitives.

Françoise-Claire Prodhon

NOTES

1. «Il n'y a pas d'art français»